

Scripto

Big Easy

RUTA SEPETYS

Extrait de la publication

Gallimard

Scripto

Ruta Sepetys



Traduit de l'anglais (américain)
par Bee Formentelli

Gallimard

Extrait de la publication

*Pour Mam, qui a toujours fait passer
ses enfants en premier.*

« Il n'est pas de beauté parfaite
sans quelque étrangeté dans les proportions. »
Francis Bacon

Photo couverture : © Michael Ochs Archives/Corbis
Graphisme couverture: Pierre Budetschu/Voyou

Titre original : *Out of the Easy*
Édition originale publiée aux États-Unis
par Philomel Books, une filiale de Penguin Young Readers Group,
membre de Penguin Group(USA) Inc.
Tous droits réservés.
© Ruta Sepetys, 2013, pour le texte.
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2013, pour la traduction française.

Ma mère est prostituée. Bon, il y a prostituée et prostituée. Disons que ce n'est pas le genre à faire le trottoir; elle n'a rien d'une vulgaire fille des rues. Au contraire, elle est très jolie, porte de ravissants vêtements et s'exprime assez correctement. Mais elle couche avec des hommes contre de l'argent ou des cadeaux, ce qui, selon le dictionnaire, fait d'elle une prostituée.

Elle a commencé de travailler en 1940, l'année où nous avons quitté Detroit pour emménager à La Nouvelle-Orléans. J'avais alors sept ans. Je me souviens que nous avons pris un taxi à la gare et qu'il nous a déposées à l'hôtel – un hôtel très chic de St Charles Avenue où Mam avait rendez-vous avec un homme originaire de Tuscaloosa. Ils ont parlé dans le hall d'entrée en buvant un verre. Elle m'a présentée comme sa nièce et raconté à cet homme qu'elle devait me conduire chez sa sœur. Elle ne cessait de me faire des clins d'œil et de chuchoter qu'elle m'achèterait une poupée si je jouais tranquillement en l'attendant. Cette nuit-là, j'ai dormi toute seule dans le hall, rêvant de ma nouvelle

poupée. Le lendemain matin, elle a pris pour nous deux une vaste chambre avec de hautes fenêtres et de petits savons tout ronds qui sentaient le citron. Le type de Tuscaloosa lui avait donné un coffret de velours vert dans lequel il y avait un rang de perles.

– Josie, cette ville va nous traiter royalement, a dit ma mère qui, seins nus devant le miroir, était en train d’admirer son collier de perles tout neuf.

Le jour suivant, un chauffeur de taxi à la peau sombre nommé Cokie s’est présenté à l’hôtel. Mam était invitée à rendre visite à une personne importante du Quartier français. Elle m’a donné un bain et a insisté pour que je mette une jolie robe. Elle a même noué un ruban dans mes cheveux. J’avais beau avoir l’air idiote avec ce ruban, je n’ai rien dit à Mam ; je me suis contentée de hocher la tête et de sourire.

– Et maintenant, Josie, je ne veux plus t’entendre. J’espérais justement que Willie m’appellerait, et je n’ai aucune envie que tu viennes tout gâcher avec ton entêtement. N’ouvre pas la bouche avant qu’on t’adresse la parole. Et pour l’amour du ciel, ne commence pas à fredonner. Je ne le supporte pas, ça fait froid dans le dos. Si tu es gentille, je t’achèterai quelque chose de vraiment spécial.

– Comme une poupée ? ai-je demandé, dans l’espoir de lui rafraîchir la mémoire.

– Bien sûr, mon lapin, t’aimerais une poupée, hein ? a-t-elle répondu tout en passant une dernière touche de rouge sur ses lèvres et en envoyant un baiser à son image dans le miroir.

Cokie et moi, nous nous sommes immédiatement bien entendus. Il roulait dans un vieux taxi peint en

gris brouillasseux. Si on le regardait de tout près, on pouvait distinguer sur la portière le mot «taxi» ou plutôt son fantôme. Il m'a donné un ou deux caramels *Mary Jane** avec un petit clin d'œil qui voulait dire: «Accroche-toi, la môme!» Tout en conduisant sa guimbarde pour nous emmener chez Willie, il sifflait à travers ses dents, qu'il avait très écartées. Je continuais à fredonner tout en me disant: «Si seulement la mélasse des caramels pouvait faire tomber d'un seul coup une de mes dents de lait!» C'était notre deuxième soirée à La Nouvelle-Orléans.

Le taxi s'est arrêté Conti Street.

– C'est quoi, cet endroit? ai-je demandé en allongeant le cou pour mieux voir la bâtisse jaune pâle aux balcons noirs treillisés.

– C'est la maison de Madame, a répondu Cokie. La maison de Willie Woodley.

– *Madame*? Mais Willie est un prénom d'homme, ai-je rétorqué.

– Ça suffit, Josie, Willie est un prénom de femme, a crié Mam en me flanquant une bonne claque sur la cuisse. Et maintenant, tais-toi!

Elle a lissé sa robe et tripoté ses cheveux, puis elle a marmonné:

– Je ne pensais pas que je serais si nerveuse.

– Pourquoi es-tu nerveuse? ai-je questionné.

Elle m'a empoignée par la main et entraînée brutalement dans l'allée menant à la grande maison. Cokie a touché le bord de son chapeau pour me saluer. J'ai répondu à son salut par un sourire et un geste de la main. Les voilages de la fenêtre de devant sont retombés, dissimulant soudain une silhouette indistincte

qu'éclairait à peine une lueur ambrée. La porte s'est ouverte avant même que nous l'ayons atteinte.

– Et vous devez être Louise, a dit une voix de femme.

Une fille brune vêtue d'une robe du soir en velours nous attendait, appuyée contre le chambranle de la porte. Elle avait de jolis cheveux, mais ses ongles étaient rongés et ébréchés. Les femmes faciles ont les ongles fendillés. J'avais appris ça à Détroit.

– Elle va vous recevoir dans le petit salon, Louise, a expliqué la fille brune.

Un long tapis rouge courait de la porte d'entrée jusqu'à un escalier majestueux dont il recouvrait toutes les marches. La maison était somptueuse, mais d'un luxe tapageur, avec des brocarts vert foncé, des lampes à la lumière tamisée et aux abat-jour décorés de pendeloques de cristal noires. Des tableaux représentant des femmes nues aux mamelons roses étaient suspendus aux murs du vestibule. L'odeur de la fumée de cigarette se mêlait à celle de l'eau de rose éventée. Nous sommes passées au milieu d'un groupe de filles qui m'ont caressé les cheveux et m'ont appelée « ma poupée » et « mon petit lapin en sucre ». Je me souviens d'avoir pensé que leurs lèvres avaient l'air toutes barbouillées de sang. Puis nous avons pénétré dans le petit salon.

J'ai d'abord vu sa main, pâle et veinée, qui reposait sur le bras d'une bergère à oreilles garnie de coussins. Ses ongles, d'un rouge aussi brillant que les graines de grenade, étaient si effilés qu'ils auraient pu crever un ballon d'une simple chiquenaude. Chacun de ses doigts ou presque était orné d'or et de diamants. Mam était toute palpitante d'émotion.

Je me suis approchée de la main, que j'ai contemplée un instant, avant de contourner le dos de la bergère pour me diriger vers la fenêtre. Des hauts talons noirs sortaient de dessous une jupe de tailleur un peu raide. J'ai soudain senti glisser le ruban noué dans mes cheveux.

– Bonjour, Louise.

La voix était pâteuse, éraillée, comme si elle avait longtemps carburé à l'alcool et au tabac. La chevelure blond platine tirée en arrière était enserrée dans une barrette gravée aux initiales W.W. De l'angle externe des yeux soulignés de khôl partaient de petites rides en éventail. Les lèvres étaient écarlates mais elles n'avaient pas l'air ensanglantées comme celles des autres. Jadis, elle avait dû être jolie.

La femme assise dans la bergère m'a longuement regardée avant de répéter :

– J'ai dit : « Bonjour, Louise. »

– Bonjour, Willie, a répondu Mam qui m'a prise par la main pour me traîner devant Willie, ajoutant : Je vous présente Josie.

J'ai souri et je lui ai fait ma plus belle révérence – sauf que j'avais les jambes couvertes de croûtes. La main aux ongles rouges m'a écartée d'un geste pour m'enjoindre d'aller m'asseoir dans le canapé en face d'elle. Son bracelet a cliqueté avec une note discordante.

– Tu es donc... revenue.

Willie a tiré une cigarette d'un étui de nacre et l'a tapotée doucement contre le couvercle.

– Bon, c'était il y a longtemps, Willie. Je suis sûre que vous pouvez comprendre.

Willie est restée muette. J'ai alors entendu le tic-tac d'une horloge à balancier accrochée au mur.

– Tu as l'air très bien, a fini par lâcher Willie sans cesser de tapoter le bout de sa cigarette contre l'étui.

– Je m'entretiens, a répondu ma mère en se renfonçant dans le canapé.

– Tu t'entretiens... oui. J'ai entendu dire que tu as eu un blanc-bec de Tuscaloosa la nuit dernière.

Le dos de Mam s'est raidi.

– Vous avez entendu parler du type de Tuscaloosa? Willie s'est contentée de la regarder en silence.

– Oh, c'était pas une passe, Willie, a dit ma mère en baissant la tête. C'était juste un gentil gars.

– Un gentil gars qui t'a acheté ces perles, je suppose, a répliqué Willie en tapant sa cigarette de plus en plus fort contre l'étui.

Mam a porté la main à son cou et tripoté les perles.

– Mes affaires marchent bien, a ajouté Willie. Les hommes pensent que nous nous dirigeons droit vers la guerre. Si c'est le cas, ils voudront tous prendre leur pied une dernière fois avant de partir. Nous travaillerions bien ensemble, Louise, mais...

Elle m'a désignée d'un signe de tête.

– Oh, c'est une bonne petite, Willie, et elle est intelligente quelque chose de dingue! Même qu'elle a appris à lire toute seule.

– J'aime pas les gosses, a-t-elle lancé en me transperçant du regard comme avec une vrille.

J'ai haussé les épaules.

– Je les aime pas beaucoup non plus.

Mam m'a pincé le bras – très fort : j'ai presque senti la peau claquer. Je me suis mordu la lèvre, m'efforçant

de ne pas broncher. Ma mère s'irrite toujours quand je me plains.

Willie s'est tournée vers moi.

– Vraiment ? Alors qu'est-ce que tu fais... si t'aimes pas les gosses ?

– Eh bien, je vais à l'école ; je lis ; je fais la cuisine, le ménage et je prépare des Martini pour Mam !

– Tu fais le ménage et tu prépares des Martini ? a demandé Willie en haussant un sourcil en accent circonflexe.

Son sourire sarcastique s'est effacé, et elle a ajouté :

– Ton nœud est de travers, fillette. Est-ce que tu as toujours été aussi maigrichonne ?

– J'ai pas été bien pendant quelques années, s'est hâtée de dire ma mère. Josie est très débrouillarde, et...

– Je vois ça, a-t-elle répliqué d'un ton cassant tout en continuant à tapoter sa cigarette.

Je me suis rapprochée de Mam.

– J'ai sauté la première classe et j'ai commencé en deuxième année. Mam avait oublié que j'étais censée aller à l'école (à ce moment précis, l'orteil de ma mère s'est enfoncé dans ma cheville). Mais bon, c'était pas très grave. Elle a raconté à l'école qu'on venait d'une autre ville et qu'on avait dû déménager, et je suis entrée directement en deuxième année.

– Tu as sauté la première classe ? a dit Willie.

– Oui, ma'am, et je ne pense pas que j'ai manqué grand-chose.

– Ne me donne pas du ma'am. Appelle-moi Willie, compris ?

Elle a remué dans sa bergère, et j'ai aperçu, sur le

côté de son siège, une crosse de revolver qui dépassait d'un des coussins.

– Oui, Mrs Willie, ai-je répondu.

– Non, pas Mrs Willie. Juste Willie.

Je l'ai regardée.

– En fait, Willie, je préfère Jo à Josie, et honnêtement, j'aime pas beaucoup les nœuds.

Sur ce, j'arrachai le ruban noué dans mes épais cheveux bruns coupés au carré et je tendis le bras pour prendre le briquet sur la table.

– Je n'ai pas demandé de feu.

– Non, mais vous avez tapé votre cigarette cinquante-trois fois... cinquante-quatre maintenant, alors j'ai pensé que vous aviez peut-être envie de fumer.

Willie a soupiré.

– Très bien, Jo, allume ma cigarette et sers-moi un scotch.

– Sec ou avec des glaçons ?

Surprise par ma question, elle a ouvert la bouche avant de la refermer brusquement.

– Sec.

Elle m'observait, tandis que j'allumais sa cigarette.

– Eh bien, Louise, a déclaré Willie après avoir exhalé une longue bouffée de fumée qui est montée en volute au-dessus de sa tête, tu as réussi à mettre une belle pagaille partout, n'est-ce pas ?

Ma mère a soupiré.

– Tu ne peux pas rester ici – pas avec un enfant, a poursuivi Willie. Il faut que tu te trouves un endroit.

– J'ai pas d'argent, a répondu Mam.

– Va porter ces perles dès demain matin à mon prêteur sur gages, et tu auras de l'argent liquide. Il y a rue

Dauphine un petit appartement que louait un de mes bookmakers. Cet idiot s'est fait descendre la semaine dernière. Il est en train de faire un sale petit somme et il n'aura plus besoin de l'endroit. Le loyer est payé jusqu'au trente. Je prendrai un certain nombre de dispositions, et nous verrons où tu en es à la fin du mois.

– D'accord, Willie, a dit Mam.

J'ai tendu à Willie son scotch et je me suis rassise. Le ruban était tombé par terre; je l'ai poussé du bout du pied sous le canapé.

Willie a bu une gorgée de whisky et hoché la tête.

– Honnêtement, Louise, une barmaid de sept ans? Ma mère a haussé les épaules.

C'était il y a dix ans. La poupée promise? Elle ne ma l'a jamais achetée.

2.

Ils s'imaginaient que je ne pouvais pas entendre leurs murmures et leurs ricanements. Mais voilà dix ans que je les entendais. Je traversai Conti Street pour prendre la direction de Chartres Street, serrant mon livre sous le bras et fredonnant délibérément – une façon comme une autre de me boucher les oreilles. Traînée, cocotte, catin, putain – tous ces mots, je les avais entendus. À dire vrai, je pouvais même, d'un simple regard, deviner lequel ils allaient utiliser.

– Salut, Josie, disaient-ils avec un demi-sourire suivi d'un soupir et, quelquefois, d'un petit hochement de tête.

Ils se comportaient comme si je leur faisais pitié, mais à peine s'étaient-ils éloignés de dix pas qu'ils énonçaient un de ces mots accolé au nom de ma mère. Les femmes de la bourgeoisie aisée prétendaient que ça leur écorchait les lèvres de prononcer le terme « putain ». Elles le chuchotaient en haussant les sourcils. Puis elles affectaient un air scandalisé, comme si le mot lui-même s'était glissé dans leur petite culotte

et leur avait filé une blennorragie. Ils n'avaient nul besoin de me plaindre. Je n'avais rien à voir avec ma mère. Après tout, elle n'entraît en ligne de compte que pour moitié dans ma conception.

– Josie! Attends donc un peu, p'tite Yankee!

Frankie, un des informateurs de Willie, était à mon côté, avec son grand corps sinueux penché au-dessus du mien.

– Qu'est-ce que t'as à t'presser comme ça? demanda-t-il en se léchant les doigts pour lisser ses cheveux gras.

– Je dois aller travailler à la librairie. Je suis en retard.

– Pfff... Qu'est-ce qu'il f'rait le vieux Marlowe sans toi? Tu le nourris à la cuillère ces temps-ci? Paraît qu'y tient plus qu'à un fil.

– Il est tout ce qu'il y a de plus vivant au contraire. Il est juste... à la retraite, ajoutai-je en lui lançant un regard noir.

– Ooh, sur la défensive, je vois! T'as une affaire en train avec Marlowe?

– Frankie! Je te défends...

Quelle horrible idée! Charlie Marlowe n'était pas seulement très vieux, il faisait partie de la famille en quelque sorte.

– Ou p't-êt' que t'en pincas pour son fils... C'est ça, hein? T'as dans l'idée d'harponner Marlowe junior pour hériter de c'te boutique de livres pleins de poussière que t'adores, pas vrai?

Il me donna un coup de coude en riant.

Je m'arrêtai de marcher.

– Je peux faire quelque chose pour toi, Frankie?

Il m'entraîna en avant.

– Ouais, en fait, répondit-il d'une voix plus basse. Est-ce que tu peux dire à Willie de ma part que Cincinnati va débarquer ?

Un frisson courut le long de ma colonne vertébrale. J'essayai de garder un pas ferme.

– Cincinnati ?

– Tu peux lui en toucher un mot, Josie ?

– Je ne verrai pas Willie avant demain matin, tu le sais, répliquai-je.

– Tu vas toujours pas dans les parages, une fois la nuit tombée ? Quelle p'tite futée tu es ! Eh ben, informe-la que Cincinnati est sur le point de débouler, si c'est pas déjà fait ! Al' voudra savoir.

– J'espère que je n'oublierai pas, fis-je en ouvrant la paume de ma main.

– Ooooh ! espèce de mendiante !

– Mendiante ? Non, femme d'affaires, m'empresai-je de corriger. Rappelle-toi, Willie n'aime pas les surprises.

– Effectivement, al' aime pas ça, répondit-il en fourrageant dans sa poche. Qu'est-ce que tu fous avec toutes ces pièces de monnaie, Josie ? Si tu te contentais de soulever ta jupe, ça s'rait autrement plus facile, crois-moi.

– La seule raison que j'aurais de soulever ma jupe, ce serait de tirer mon revolver et de te flanquer une balle dans le crâne.

Mon argent ne regardait pas Frankie. Je projetais de m'échapper de La Nouvelle-Orléans. Et j'avais calculé que, pour réaliser ce projet, il fallait économiser non seulement de quoi payer le trajet en autocar mais de quoi vivre pendant une année entière, le temps de

retomber sur mes pieds. Un bouquin d'économie que j'avais lu dans la boutique disait que c'était toujours mieux de prévoir au moins douze mois d'épargne. Une fois que j'aurais rassemblé la somme en question, je déciderais de l'endroit où aller.

– Bon, d'accord, d'accord, répliqua-t-il. Tu sais bien que je plaisante.

– Pourquoi ne m'achètes-tu pas un livre à la boutique, Frankie ?

– J'te l'ai déjà dit, j'aime pas lire, p'tite Yankee. J'pense qu'y a pas une seule personne au monde qu'aime lire autant que toi. Qu'est-ce que t'as sous l'bras, c'te fois ?

– E. M. Forster.

– Jamais entendu parler d'ça.

Sur ce, s'emparant de ma main, il déposa quelques pièces de monnaie au creux de ma paume.

– Tiens, oublie pas de lui dire. Si t'oublies, j'serai pas payé.

– Est-ce que tu sais quand il sera en ville et où il compte se planquer ? demandai-je.

– Nan. Pas encore. Pt'-êt' qu'il est déjà ici, j'en ai aucune idée, répondit Frankie en jetant un œil par-dessus son épaule avec une grimace. À la prochaine, ma p'tite.

Empoignant ma jupe, j'accélérai le pas. Deux ans s'étaient écoulés depuis l'incident. Cincinnati n'était pas revenu dans le Quartier français, et il n'avait manqué à personne. Il prétendait travailler officieusement pour Carlos Marcello, le parrain de la mafia de La Nouvelle-Orléans. Personne ne le croyait, mais personne non plus ne le contestait carrément sur ce point.

Cincinnati arborait fièrement de coûteux costumes, lesquels, soit dit en passant, ne lui allaient pas très bien. Le bruit courait qu'il dépouillait de leurs vêtements les cadavres des types qu'il avait tués pour Carlos Marcello et se les appropriait. Selon Cokie, ça porte la guigne de mettre le costume d'un mort.

Carlos Marcello dirigeait la branche locale de la mafia; en outre, il possédait des terres à l'extérieur de la paroisse d'Orléans. Les gens du pays racontaient qu'il remplissait d'alligators ses marais et y jetait ses victimes. Willie connaissait Carlos Marcello. Elle envoyait les filles dans son motel quand les flics débarquaient à Conti. C'est là que ma mère avait rencontré Cincinnati.

Cincinnati en pinçait pour elle. Il lui offrait de coûteux cadeaux et répétait qu'elle était le portrait tout craché de Jane Russell, la star de Hollywood. Ce qui signifiait, je suppose, que je ressemblais, moi aussi, à Jane Russell, mais plutôt à une Jane Russell sans maquillage, ni coiffure élaborée, ni beaux vêtements. Nous avons toutes les deux les mêmes yeux bruns très écartés, le même front haut, la même masse indisciplinée de cheveux bruns, et la même moue boudeuse.

Ma mère était folle de Cincinnati – au point d'avoir prétendu un jour qu'ils étaient amoureux. Elle était parfois d'une stupidité embarrassante. Qu'elle fût des passes avec un criminel comme Cincinnati était déjà une triste chose, mais être amoureuse de lui? Lamentable! Willie haïssait Cincinnati. Je le méprisais.

Je coupai par la rue étroite non loin de la bijouterie, esquivant un type qui pissait contre le mur. Tandis que je me hâtai de traverser le pavé mouillé, je me servis du livre de Forster pour éloigner de mon visage l'odeur de

chêne moisi. Si le Quartier français sentait aussi mauvais par temps froid, au printemps prochain, il empestera. Quant à l'été, mieux valait ne pas y penser ! Je remontai Toulouse Street en direction de Royal Street et entendis Otis, le musicien aveugle, chanter un blues tout en tapant du pied et en frottant un couteau à beurre émoussé contre ses cordes d'acier.

Juchés sur des échelles, les propriétaires des bars et des restaurants étaient occupés à décorer portes et fenêtres pour les festivités de la soirée. À minuit, nous serions enfin en 1950. Une atmosphère d'excitation, pétillante comme du champagne, régnait dans les rues. Les gens étaient impatients de laisser derrière eux, avec la décennie des années quarante, la guerre. Un couple d'amoureux à la recherche d'un taxi passa précipitamment devant moi, tandis qu'un petit homme en haillons, debout contre un bâtiment, ne cessait de répéter « Alléluia ! ».

Lors de son dernier passage en ville, Cincinnati s'était enivré et avait battu ma mère. Willie avait enfoncé la porte à coups de pied et tiré. Il n'avait eu que la jambe éraflée. J'avais emmené Mam à l'hôpital dans le taxi de Cokie. Une fois dessoulé, Cincinnati avait eu le culot de venir à l'hôpital. J'avais jeté sur lui mon café brûlant en lui disant que j'allais appeler les flics. Il avait quitté la ville en boitillant, non sans avoir promis-juré qu'il reviendrait.

– Tu perds rien pour attendre, avait-il chuchoté en passant la langue sur ses dents. J'vais t'régler ton compte, Josie Moraine.

À ces paroles, j'avais frissonné mais envoyé promener ma peur.

– Hé, Motor City!

Reconnaissant la voix, je me retournai. Jesse Thierry, assis sur sa moto, de l'autre côté de la rue, me regardait. C'était un garçon silencieux qui, bien souvent, se contentait d'un sourire ou d'un signe de tête pour s'adresser à vous. Quelquefois, j'avais l'impression qu'il m'observait, ce qui était ridicule, car Jesse Thierry n'avait aucune raison de s'intéresser à quelqu'un comme moi. Il ne parlait guère, c'est vrai, mais son apparence démentait cette réserve. Sa beauté saisissante, sa dégaine nerveuse comme crispée me mettaient mal à l'aise. Les autres ne semblaient pourtant pas être perturbés par son physique, au contraire. Les touristes se retournaient sur lui. Quant aux filles... il en traînait constamment une flopée derrière lui.

– Tu veux que je t'emmène quelque part? demanda-t-il.

Je secouai la tête.

– Moi, j'veux faire un tour, Jesse! dit une blonde non loin de lui.

Il feignit de ne pas l'avoir entendue.

– T'es sûre, Jo?

– Oui, tout à fait sûre. Merci, Jesse.

Il hocha la tête, démarra et s'éloigna à vive allure, laissant les filles sur le trottoir.

Lorsque je tournai à l'angle de Royal Street, le bruit du moteur s'était éteint. J'aperçus bientôt l'enseigne bleu foncé aux lettres d'or suspendue à un crochet de fer forgé au-dessus de la porte: LIBRAIRIE MARLOWE. À travers la vitrine, je pouvais voir Patrick assis devant le comptoir. Lorsque je pénétrai dans la boutique, le

Page de titre

Copyright-dédicace

. 1

2 .w

3 .

. 4

. 5

. 6

7 .

8 .

. 9

10 .

. 11

. 12

. 13

. 14

. 15

16 .

. 17

18 .

. 19

20 .

. 21

. 22

23 .

24 .

25 .

. 26

. 27

. 28

. 29

30 .

. 31

. 32

33 .

. 34

35 .

. 36

37 .

38 .

. 39

40 .

. 41

42 .

43 .

. 44

. 45

46 .

. 47

. 48

49 .

. 50

. 51

. 52

53 .

. 54

. 55

. 56

57 .

58 .

59 .

Remerciements

GLOSSAIRE

L'auteur

Dans la même collection

On lit plus fort

Achévé de numériser